

Philosophiques

philosophiques

Denis Kambouchner, *L'homme des passions*, Paris, Albin Michel (coll. « Rue Descartes »), vol. 1 : « Analytique » 501 p., vol. 2 : « Canonique », 1995, 502 p.

Christian Nadeau

Volume 24, numéro 2, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027465ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027465ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nadeau, C. (1997). Compte rendu de [Denis Kambouchner, *L'homme des passions*, Paris, Albin Michel (coll. « Rue Descartes »), vol. 1 : « Analytique » 501 p., vol. 2 : « Canonique », 1995, 502 p.] *Philosophiques*, 24(2), 440–442.
<https://doi.org/10.7202/027465ar>

Denis Kambouchner, *L'homme des passions*, Paris, Albin Michel (coll. « Rue Descartes »), vol. 1 : « Analytique » 501 p., vol. 2 : « Canonique », 1995, 502 p.

Il s'agit ici d'une entreprise immense. Faire le commentaire le plus détaillé possible de l'ensemble des propositions des *Passions de l'Âme* et ce, dans le but de situer la morale de Descartes dans son véritable contexte. L'étude de Denis Kambouchner se divise en deux volets. Le premier, intitulé « Analytique », explore les avenues du traité et discute tous les passages ambigus du texte, les hésitations et les pages difficiles où l'auteur des *Méditations* semble avoir mis de côté l'esprit de méthode qui fait sa marque habituelle. Tout au long du second volet, Kambouchner analyse les conséquences possibles, sur le plan de la morale, des résolutions de Descartes quant aux problèmes de l'anatomie de l'être humain, mais aussi sur les questions cruciales concernant l'union de l'âme et du corps.

Dernière œuvre de Descartes et donc, souvent considérée comme le testament intellectuel de son auteur, les *Passions de l'Âme* furent publiées à une époque où la littérature abondait sur ce sujet, dans un mélange souvent curieux où s'entremêlaient les influences stoïciennes et les « exercices spirituels » des apologistes (on pense, par exemple, au *Traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales). Ce traité de Descartes, comme son projet de *mathesis universalis*, est moins un système clos qu'une œuvre aux multiples ramifications. L'objectif premier de Descartes est parfois assez difficile à discerner. L'étude de Kambouchner nous donne cependant accès à l'un des domaines les plus obscurs du corpus cartésien, celui de la morale. Il s'agit de rendre compte de l'universalité de la morale cartésienne, sans jamais pour autant en faire une doctrine. C'est toute la question du sujet, débarrassée, en quelque sorte, de sa prison métaphysique, dont il est question ici, puisque l'homme n'est pas observé comme « moi pensant » mais dans son rapport objectif au monde extérieur. Le traité des passions est toutefois à inscrire, comme les *Méditations métaphysiques* ou les *Règles pour la direction de l'esprit*, dans le vaste programme de réforme de l'entendement que se proposait Descartes. Malgré les difficultés propres à ce genre de recherche, l'étude de Kambouchner repose sur une connaissance approfondie de la métaphysique cartésienne et scolastique, ce qui lui permet de vérifier toutes les significations possibles d'un terme avant d'en arrêter le sens dans un texte donné.

Les premiers chapitres s'attardent sur la « définition » des passions de l'âme. Quel statut leur donner ? Il importe, avant de répondre, de considérer toutes les facettes de ce que Kambouchner nomme la « thèse somatique » de Descartes. On peut la résumer

par l'idée que l'âme ne peut produire elle-même ce qui l'affecte. L'âme « doit toujours pouvoir faire, ou pouvoir arriver à faire, la différence entre ce qui lui appartient en propre et ce qu'elle reçoit d'ailleurs ». Or, les passions appartiennent bien à l'âme en ce qu'elles sont considérées comme ses « pensées », plus précisément, selon la définition de l'*Abrégé géométrique*, comme tout ce qui est « contenu immédiat de la conscience ». Les passions de l'âme sont ainsi distinguées des simples sensations, dont l'intimité avec l'âme est d'un moindre degré.

Après l'examen des définitions, vient ensuite celui des thèses physiologiques de Descartes. L'ouvrage de Denis Kambouchner n'est pas, sur ces questions, le meilleur guide. On conseillera au lecteur moins averti le beau livre de Annie Bitbol-Hespériès, *Le principe de vie chez Descartes* (Vrin, Paris, 1990). Les trop maigres informations de Denis Kambouchner sur les « esprits animaux », ou encore sur ce que Descartes doit à Galien pour ce qui a trait à la circulation du sang, nuisent à la clarté de l'analyse. Trop souvent, le commentaire évacue dans les notes les indispensables références historiques, ce qui vient inutilement compliquer un texte déjà très dense.

Malgré les insistance de l'auteur pour nous démontrer l'urgence d'un commentaire systématique de la « physique » de Descartes, l'exposé de la morale cartésienne demeure la partie la plus réussie de l'ouvrage de Denis Kambouchner. L'auteur ne laisse échapper aucune particularité des thèmes du pouvoir du sujet sur lui-même — ce que Descartes nomme la « force de l'âme » —, ou encore ceux du travail de la volonté dans son rapport aux passions et à l'estime de soi.

On voit alors l'importance de la dette de Descartes à l'égard du stoïcisme, en particulier lorsqu'il s'agit d'évaluer la distinction entre « ce qui dépend de nous » et ce qui échappe à notre emprise. La « direction de la volonté » est la seule chose dont nous soyons véritablement responsable. Il faudra alors soumettre la volonté au régime de la constance et faire en sorte que l'action juste, plus précisément l'action déterminée par l'exercice de l'estime de soi, ne soit jamais isolée, mais au contraire solidaire d'une pratique résolue de la « générosité ».

Ce dernier point de la morale cartésienne fait l'objet, comme il se doit, d'une attention particulière de la part de l'auteur. Denis Kambouchner remarque, avec raison, que la notion de générosité, à l'encontre du *Cogito*, ne possède aucune valeur absolue, en d'autres termes qu'elle ne dit rien sur ce qui est, mais seulement sur ce qui doit être. L'estime ne mène pas à une conscience ontologique de soi, mais au bon usage de ses passions, ce qui caractérise une noble âme comme étant généreuse. Ce n'est alors pas le savoir qui importe ici (connaissance du résultat de nos actions, des principes de l'estime, etc.), mais le vouloir, dit autrement, l'acte de choisir ce qui permettra d'« atteindre au plus haut degré d'estime de soi ».

Denis Kambouchner note que si la résolution de l'activité généreuse, comme principe, ne semble présenter aucune difficulté, il n'en va pas aussi simplement pour l'institution ou l'acquisition de la générosité. On peut s'efforcer d'être sage, mais d'où vient la sagesse ? Comment apparaît-elle chez un sujet ? Il est possible, pour le lecteur de Descartes, de reconnaître le bien-fondé d'une estime légitime de soi, mais il est fort douteux que cela soit suffisant pour faire de ce lecteur un être généreux.

Les deux volumes de l'étude de Denis Kambouchner feront date et il faut déjà les considérer comme étant indispensables aux futures recherches sur l'anthropologie classique et cartésienne. On regrettera toutefois une organisation du discours inutilement compliquée. L'effort d'élucidation des textes conduit parfois le lecteur dans un labyrinthe analytique dont il est difficile de sortir. Par un étrange paradoxe, c'est l'effort de transparence qui fait écran. Ces défauts, somme toute mineurs, sont compensés par un excellent travail d'édition : en plus d'une très bonne bibliographie et d'un index, on trouve en fin de volume une table des articles commentés du traité des *Passions de l'Âme*.

Christian Nadeau

Département de philosophie
Paris X-Nanterre
